



Cécile Lugand

« Le bijou est intemporel. »

*La robe se fripe, on en changera dans un mois ;
mais le bijou persiste, il est immuable.*

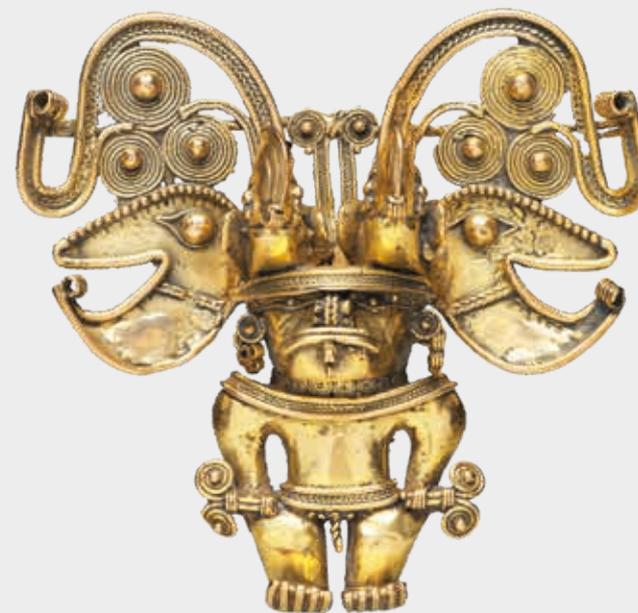
Revue des arts décoratifs, 1892

Bien souvent, la valeur attachée au bijou en fait un bien étroitement protégé. Précieusement conservé lorsqu'il ne pare pas son possesseur, généralement rangé à l'abri des regards, il n'est dévoilé que lors d'occasions particulières, puis transmis de génération en génération. Sa vie ne se limitant pas à celle d'un unique propriétaire, le bijou est, dans l'inconscient collectif, étranger au temps, immuable, voire éternel. D'un point de vue strictement esthétique, le terme intemporel peut, il est vrai, désigner une pièce – bijou ou vêtement – qui ne se démode pas et ce, malgré le temps qui passe. Ne dit-on pas d'une petite maille en or « vintage » qu'elle est un indispensable ? Ou d'un collier de perles qu'il est justement un intemporel ? Pourtant, dans son aspect technique, l'intemporalité exige l'absence de modification et donc, rejette tout changement d'apparence. Or, un bijou, objet créé à partir de multiples matières, fluctuantes et sujettes aux variations, est susceptible d'évoluer au cours du temps, voire même de disparaître. Une simple observation des collections muséales de bijoux le prouve. Déjà peu nombreuses, la plupart d'entre elles sont malheureusement lacunaires et ne contiennent qu'un nombre trop restreint de pièces, les historiens le savent bien ! Leur étude en profondeur est donc bien souvent complexe. Pour la mener à bien, tableaux, dessins et autres documents d'archives sont les

principales sources nous permettant de retracer la vie de ces objets et, plus largement, de dessiner une histoire générale du bijou. Quelles sont donc les raisons de ces pertes et manquements? Pourquoi un bijou ne serait-il pas conservé dans le temps, au même titre ou de la même manière qu'une œuvre picturale, qu'une sculpture ou qu'un objet de mobilier?

Objets de petites dimensions, bagues, broches, bracelets, boucles d'oreilles... sont tout naturellement plus aisément sujets aux pertes qu'une œuvre picturale. À différentes échelles, nombreuses sont les pièces disparues ou volées au cours de l'histoire. Qui n'a jamais entendu l'anecdote de la perte d'une gourmette de naissance ou d'une boucle d'oreille? Dans une tout autre mesure, citons le désastreux – et non moins célèbre – cambriolage du Garde-Meuble de la Couronne, entrepôt du trésor royal. En 1792, une grande partie des bijoux de la Couronne de France y sont dérobés. Peu d'entre eux seront retrouvés. Plus récemment, en 2019, les bijoux de la Couronne de Saxe, conservés à Dresde, connaissent malheureusement le même sort, même si une grande partie d'entre eux a depuis été retrouvée. Qu'importe la valeur de ces bijoux. Qu'elle soit affective, historique, ou pécuniaire, leur perte est irrémédiablement cause de souvenirs douloureux.

Le bijou, objet de parure destiné à être montré aux yeux de tous, se porte en étroite association avec le vêtement et ce depuis les temps les plus anciens. Ainsi, si un type de bijou plaît à une époque donnée, car accordé à un habit particulier, il peut ne plus convenir à la manière de se vêtir quelque temps plus tard et donc être abandonné. Une telle problématique est liée à celle de l'évolution stylistique du bijou au cours de l'histoire. S'il est bien souvent oublié du



Colombie (culture tairona), pectoral anthropomorphe, 1000-1500 av. J.-C.,
or, Paris, musée du quai Branly

grand champ d'étude des arts décoratifs, le bijou est sans aucun doute, au même titre que l'architecture, la peinture, la sculpture... ou toute autre forme d'expression artistique, un objet qui, dans sa forme et ses matières, est le reflet de son temps. L'imposant collier « carcan », typique de la Renaissance, porté sur une robe étroitement serrée, ne correspond, par exemple, absolument plus avec ce qui est en vogue quelques décennies plus tard. Au XVII^e siècle, les décolletés plongeants favorisent les devants de corsage aux délicats motifs naturalistes. Lorsque la mode évolue, qu'en est-il des bijoux ? Si la majorité d'entre eux sont délaissés, d'autres sont adaptés en étant refondus. Le bijou créé devient ainsi accordé aux nouveaux désirs de son ou de sa propriétaire.

La question de la refonte d'un bijou n'est pourtant pas toujours liée à celle de l'évolution stylistique. Si les différentes matières – or, gemmes – le composant font de lui une œuvre d'art, elles sont également une potentielle source de richesses, voire un investissement financier. Selon le contexte, cet objet peut garantir à un individu ou à une collectivité l'accès à des ressources complémentaires : raison pour laquelle nombreux sont ceux qui sont refondus au cours de l'histoire. Les conquistadors s'appropriant les richesses du Nouveau Monde dès le début du XVI^e siècle sont gagnés d'un fervent désir d'accaparer les somptueux bijoux et ornements corporels, majoritairement en or, qu'ils y découvrent. Métal précieux de couleur jaune, brillante et éclatante, l'or est, dans les cultures précolombiennes, traditionnellement associé au pouvoir astral et au divin. Rapporté en Europe, ce fabuleux butin à la valeur culturelle et historique inestimable sera malheureusement en grande partie fondu en lingots d'or, ceci pour d'évidentes raisons



Attribué à Alonso Sánchez Coello, *Portrait de femme*, 1531-1588, Paris, musée du Louvre



John French, Barbara Goalen présentant des bijoux en perles, xx^e siècle,
Londres, Victoria and Albert Museum

économiques. Dès 1806, c'est une tout autre raison qui pousse les Prussiennes à faire fondre leurs bijoux personnels. Lorsque Napoléon envahit le pays, afin de contribuer à l'effort de guerre, ces dernières sont invitées à les offrir avant de recevoir, en remplacement, des pièces sombres et mates, moulées en fonte de fer appelées « fontes de Berlin ». Si le bijou peut contribuer à l'effort de guerre d'un point de vue économique, il l'a également soutenu techniquement. Alors que le platine est le métal privilégié des joailliers depuis la fin du xix^e siècle, il se fait beaucoup plus discret dès le début de la seconde guerre mondiale. Les causes avancées ne sont pourtant pas d'ordre stylistique, puisque le métal est, en ce cas, réquisitionné pour l'outillage de guerre.

S'il est susceptible de disparaître complètement, le bijou peut également simplement changer de forme ou d'apparence. C'est le cas des bijoux de « fantaisie » composés de matières s'altérant avec le temps. Bronze, cuivre ou encore laiton ont naturellement tendance à noircir et laisser de disgracieuses traces vertes sur la peau. Les bijoux qu'ils composent ne sont donc généralement portés qu'un moment, puis délaissés, parfois même jetés. Concernant l'argent, la problématique est différente. Bien qu'il s'oxyde, ce défaut a, pendant très longtemps, été accepté, car il était alors le seul métal dont la couleur s'accordait le mieux à celle des diamants. À la fin du xix^e siècle, il est progressivement remplacé par le platine dont l'emploi se généralise. D'autres évolutions techniques sont cause de mutations dans l'apparence des bijoux. La joaillerie n'est-elle pas, par définition, l'art de mettre en valeur les gemmes ? Lorsque, à partir du xvii^e siècle environ, on sait révéler de manière inédite leur éclat et leur brillance, grâce à de substantiels progrès, les bijoux changent

totalément d'apparence. Le métal jusqu'alors prédominant s'efface au profit de ces gemmes nouvellement mises en valeur. Si ces dernières sont issues de formes brutes, un nouveau bijou est créé. Parfois, ce sont les gemmes d'un bijou ancien qui sont desserties puis retaillées avant d'être remontées sur une toute nouvelle création. Ainsi disparaissent certains bijoux, un constat remettant encore une fois en question l'intemporalité de cet objet. Ou tout du moins, certains de ses éléments. N'est-il pas une idée reçue largement répandue qu'une gemme en particulier – le diamant – est, elle, éternelle... ?

LES FONTES DE BERLIN

Un contexte politico-économique incertain nécessite parfois la fonte de bijoux existants, afin de réemployer les matières précieuses les composant. Lorsque la Prusse est envahie par Napoléon en 1806, les habitantes du royaume sont encouragées à faire don de certains de leurs effets précieux – dont des bijoux – pour contribuer à l'effort de guerre. En « dédommagement » du service rendu à la cause nationale, leur étaient retournés des diadèmes, colliers, bagues... portant pour certains l'inscription « *Gold gab ich für Eisen* » (« j'ai donné de l'or pour du fer »). Effectivement réalisés non pas en métal précieux mais en fer, ces bijoux témoignent de la récente spécialisation de la Prusse dans la fonte de ce métal. Dans les fonderies royales (Gleiwitz puis Berlin) sont produits des bijoux atypiques appelés fontes de Berlin. Généralement ornés d'émail noir, puis ciré et patiné afin d'obtenir un aspect éclatant et les protéger de l'oxydation, ils se distinguent en outre par leurs formes géométriques (ogives, arcs associés à des motifs naturalistes). Empruntés au style gothique, ces motifs s'inscrivent ainsi dans l'intérêt alors manifesté pour le Moyen Âge. À la suite de l'importation de moules originaux, leur vogue gagne rapidement la France où des ateliers sont ouverts à la requête de Napoléon. En pleine époque romantique où l'expression des sentiments est de rigueur, ces bijoux de couleur sombre deviennent de parfaits objets de deuil. Si la production diminue progressivement après 1850, des créations similaires réapparaissent à la suite de la perte de l'Alsace-Lorraine (1871). Dans certains cas, l'intemporalité du bijou peut donc être à l'origine d'une mode, ou concourir à l'émergence de nouveaux styles.



Berlin, collier, vers 1820-1830, Londres,
Victoria and Albert Museum